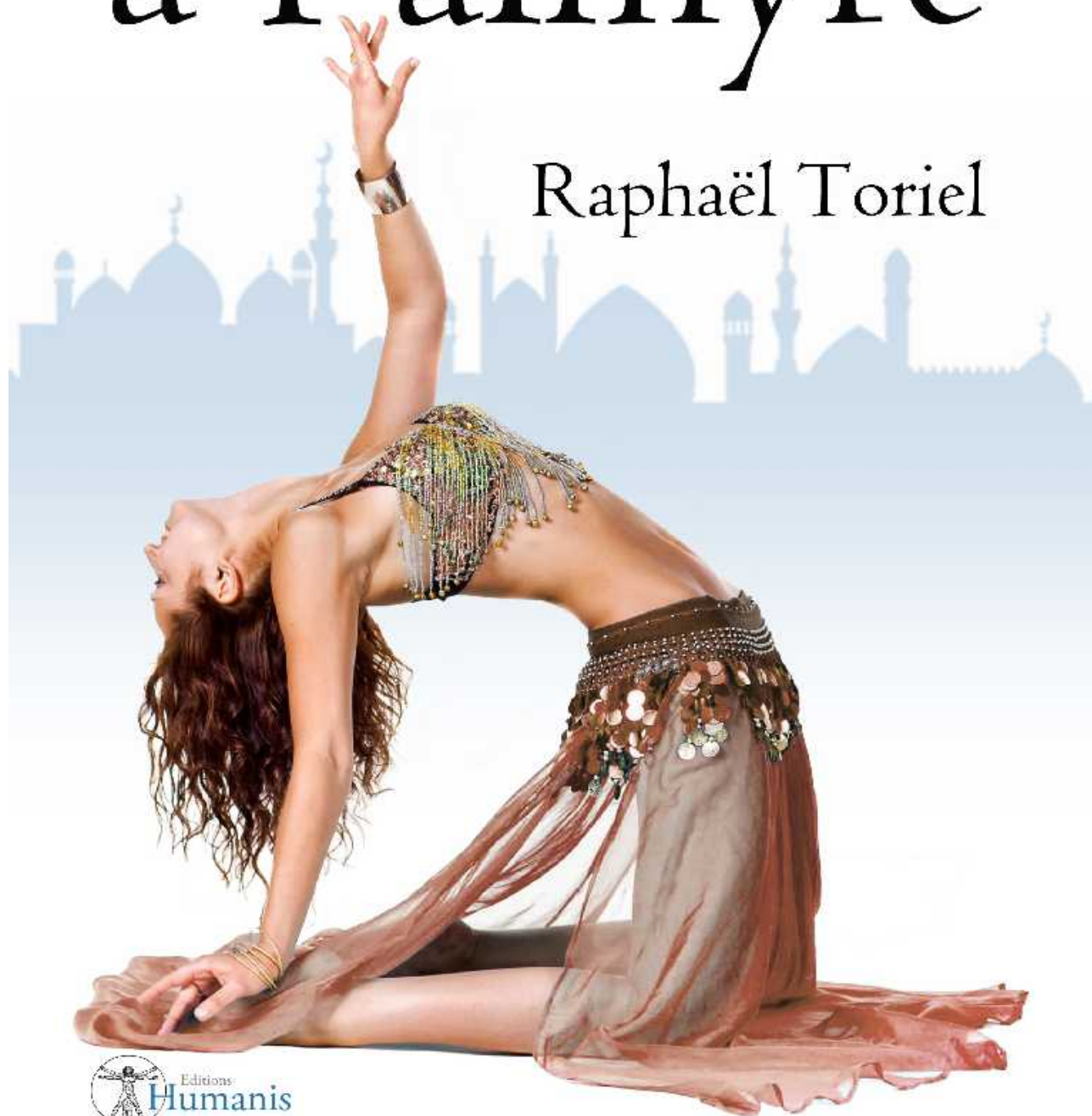


# J'ai le cœur à Palmyre

Raphaël Toriel



**LES QUATRE PREMIERS CHAPITRES**

Raphael TORIEL

# J'ai le cœur à Palmyre

(Les quatre premiers chapitres)

Roman





*Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !*

[http : //www. editions-humanis. com](http://www.editions-humanis.com)

Luc Deborde

BP 30513 - 5, rue Rougeyron - Faubourg Blanchot

98 800 - Nouméa - Nouvelle-Calédonie

Mail : [luc@editions-humanis. com](mailto:luc@editions-humanis.com)

ISBN : 979-10-219-0078-3

Janvier 2014.

Cet ouvrage est une réédition de "J'ai le cœur à Palmyre" - Editions de la Revue Phénicienne - ISBN 978-2913875210 - 2010

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteurs et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété littéraire.

# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 4 notes de bas de page - Environ 163 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

|                                      |                           |
|--------------------------------------|---------------------------|
| <u><a href="#">Prologue.....</a></u> | <u><a href="#">5</a></u>  |
| <u><a href="#">I.....</a></u>        | <u><a href="#">9</a></u>  |
| <u><a href="#">II.....</a></u>       | <u><a href="#">12</a></u> |
| <u><a href="#">III.....</a></u>      | <u><a href="#">36</a></u> |
| <u><a href="#">IV.....</a></u>       | <u><a href="#">49</a></u> |

Cette édition gratuite vous permet de découvrir les quatre premiers chapitres de ce livre.  
Pour en obtenir la version intégrale, cliquez sur le lien ci-dessous ou recopiez-le dans votre navigateur :

[http : //www. editions-humanis. com/ \\_979-10-219-0083-7. php](http://www.editions-humanis.com/_979-10-219-0083-7.php)

# Prologue

Mon oncle Kamal m'avait laissé sa vieille maison de Byblos. J'avais été très touché d'être, parmi ses nombreux neveux, celui à qui il avait destiné cette maison qui l'avait vu naître et à laquelle il était très attaché. Probablement était-ce parce que de tous, j'étais le seul à partager sa passion des vieilles pierres et qu'une maison à Byblos vous plonge naturellement dans les racines de l'histoire. Il avait tout de même cru nécessaire d'assortir le legs d'un codicille. La demeure devait rester à la disposition de Giovanni toute sa vie durant. La clause était inutile, il ne me serait jamais venu à l'idée de mettre à la porte le vieil homme. Pour moi, qui l'avais toujours connu, il était une sorte d'oncle bis, mais le fait que Kamal se soit cru obligé d'ajouter cette clause à son testament, montrait l'importance qu'il donnait à la protection des vieux jours de son ami.

Mon oncle enseignait le latin à l'université Saint Joseph de Beyrouth et Giovanni les langues orientales à celle de Padoue. Ils s'étaient rencontrés dans les années cinquante sur le site de Baalbek, avaient bien mangé et beaucoup bu ensemble et depuis, même éloignés l'un de l'autre par leurs professions, ils avaient entretenu une correspondance abondante et suivie. Giovanni venait le rejoindre au Liban dès que ses obligations le lui permettaient et parfois, plus rarement, Kamal moins voyageur et plus attaché à son pays, allait le retrouver en Italie. L'un était veuf, l'autre célibataire, c'est donc tout naturellement que vingt ans auparavant, l'heure de la retraite sonnée, le Vénitien était venu lui rendre une visite pour un séjour limité. C'est tout aussi naturellement, et sans même que les deux hommes aient besoin d'en discuter, qu'il était resté.

Gourmets, gourmands et bons vivants, ils écumaient la région, se précipitant sur toute nouvelle fouille, se mêlant aux archéologues, appréciés d'eux autant par les agapes qu'ils savaient organiser que pour leur savoir. Ils aidaient aux relevés, partageant bruyamment enthousiasmes et déceptions. Leurs silhouettes de plus en plus voûtées par l'âge et les longues journées de fouilles étaient reconnaissables de tous. Elles ajoutaient un zeste de sagesse à leur réputation d'hommes affables et compétents. Et comme au Liban toute excavation donne lieu à découverte, chacun faisait appel aux deux hommes pour leur montrer tel ou tel objet sorti de terre afin qu'ils l'expertisent. Mal leur en prenait souvent, car seules les trouvailles sans intérêt leur étaient restituées. Si l'objet présentait la moindre valeur archéologique, ils amenaient par de longs discours, l'heureux possesseur d'un trésor la veille, à s'en dessaisir au bénéfice du musée de Beyrouth qui, comme toute administration dénuée de moyens, ne serait en mesure de l'acquérir qu'à vil prix. « Qu'est-ce que l'argent devant la gloire de servir son pays, mieux, l'humanité ! », martelaient les deux savants. Rares étaient les rebelles et personne ne leur en voulait, car il restait à l'inventeur la fierté de se voir associé à sa découverte et parfois, si l'objet était de taille et d'importance suffisante, de voir une plaque à son nom apposée sur son socle. Celui-ci ne pourrait-il pas, sa vie durant, conduire fièrement ses enfants au musée admirer la générosité de leur père ?

Il en est parfois des vieux amis comme des vieux couples. Le dernier qui reste perd goût à la vie. À chacune de mes visites, je constatais une dégradation nouvelle du survivant et des lieux. La maison, autrefois joyeuse, devenait morne. Le frigo toujours plein autrefois, était désert à présent, le vin et les mets précieux, absents. La poussière s'entassait et Giovanni dont l'élégance italienne avait fait l'admiration de tous, ressemblait de plus en plus à un clochard. Je chargeais une veuve des environs, prénommée Nour, de venir tous les jours lui préparer ses repas et s'occuper du ménage. J'espérais qu'en plus des soins essentiels, la jeune femme d'un naturel enjoué réveille un peu la maison et son hôte. L'habitation eut beau reprendre un aspect décent, Nour à nouveau utile à quelqu'un eut beau chanter en la briaquant, rien n'y fit, Giovanni continuait de se laisser aller et d'ignorer le monde qui l'entourait. Il s'enfermait dès

l'aube dans ce que les deux hommes appelaient « l'ancre ». Une cave dont l'accès défendu par une lourde porte en bois de cèdre, vieille de plusieurs siècles, était interdit à tous, même à moi. Il n'en ressortait qu'à la nuit tombée pour dévorer en solitaire le repas que la gouvernante zélée lui avait préparé.

Une année n'était pas passée que je reçus un appel de la brave femme en larmes m'annonçant que le vieux professeur s'était éteint dans son sommeil. Voulant faire la chambre, elle l'avait trouvé dans son lit, souriant et serein. Au téléphone elle répétait pour me rassurer, « Dieu ait son âme ! Il avait l'air heureux de rejoindre Monsieur Kamal au paradis ».

Nous sommes drôlement faits. Ma première pensée fut de me demander dans quel paradis ces deux mécréants pouvaient bien se retrouver, celui de quel dieu ou de quelle déesse, Bacchus ou Aphrodite. Je ne m'imaginais pas les deux hommes s'ébattant dans les nuées avec des angelots jouant de la harpe. Ce moment de légèreté passé, vint la peine. Forte, encore plus forte qu'à la mort de mon oncle. À travers Giovanni, Kamal me paraissait probablement vivre encore un peu. À présent, l'illusion s'était envolée, je faisais face à la réalité.

Le vieux port avait fait à l'Italien des obsèques aussi chaleureuses qu'à mon oncle natif de la ville. Je m'étais installé dans la maison pour recevoir les condoléances. Nour y officiait en véritable maîtresse des lieux, ce qui m'arrangeait bien, car sans elle, j'aurais été perdu, incapable de servir à tout ce monde les cafés, limonades et pâtisseries traditionnellement à offrir. Il fallut trois jours pleins pour que la porte d'entrée se referme derrière le dernier visiteur. La jeune femme et moi étions épuisés.

Il restait pourtant une tâche pénible : mettre de l'ordre dans les affaires des deux hommes. Nour ouvrait les tiroirs, faisait des tas, les papiers et les objets d'un côté, les vêtements à donner aux œuvres de charité des différentes communautés de l'autre. Elle me présentait son travail pour approbation, avant de procéder aux distributions ou aux destructions. Mis à part quelques boutons de manchette, deux pinces et une épingle à cravates, une alliance et une chevalière, Giovanni ne possédait aucun objet de valeur. J'avais déjà distribué les bijoux de Kamal à mes cousins. Après avoir offert à Nour, qui la reçut les larmes aux yeux, l'épingle ornée d'une topaze, et gardé pour moi la chevalière en souvenir, je confiai à la jeune femme le reste des breloques qui iraient garnir la sébile du premier mendiant rencontré. C'était son idée. La maison se vidait peu à peu de tout ce fatras que tous nous accumulons inutilement au fil du temps, par paresse ou en vue d'une future utilité.

Il me fallut encore une semaine avant d'oser ouvrir la porte de « l'ancre ». J'avais, en tournant la grosse clef dans la serrure, l'impression de commettre un crime, une sorte de viol de l'intimité des deux hommes. Nour boudait : je ne l'avais pas autorisée à me suivre dans ce lieu que n'avait sûrement jamais foulé une femme. L'entrée courte et étroite menait directement à un escalier en colimaçon peu éclairé. Une angoisse mêlée de curiosité me saisit en descendant les marches de pierres taillées. Dieu seul savait ce que j'allais trouver ! J'imaginais un lieu obscur et mystérieux où s'ébattaient joyeusement souris affamées et araignées géantes.

La surprise fut totale ! Dès que mon pied eut quitté la dernière marche, six paires de tubes de néons se mirent à crépiter, éclairant d'une lumière franche et rosée une vaste pièce aux murs blancs. Là, sous mes yeux étonnés, se présentait un lieu de travail des plus modernes : au sol, des tables en acier, un grand frigo, un four de précision, deux sièges de dentistes à roulettes, des étagères de rangements et un grand coffre métallique, des éprouvettes et – surprise des surprises ! – deux ordinateurs de dernière génération. La salle était également équipée de deux larges éviers en inox et d'une salle de bain complète. Les principales concessions à leur sens du confort se trouvaient être deux magnifiques fauteuils Chesterfield, beaux d'avoir beaucoup servi, et une cave à vin électrique. Dans ce laboratoire qu'auraient envié bien des chercheurs, les deux épicuriens s'étaient octroyés le luxe nécessaire à leur bien-être. Aux murs, accrochés avec soin, entre les photos des lieux de fouilles, je découvris avec émotion quelques-uns de mes dessins d'enfants, une vieille empreinte de main prise en

CP et la photocopie de mon diplôme d'agrégation d'histoire, plastifiée. Pas de vieilles pierres sur les tables, seul un buste de femme apparemment d'époque romaine. Des pipettes vides et un post-it collé à côté du socle sur lequel était griffonné « XIX o XVIII » montraient que l'Italien avait achevé son expertise. La statue était un faux, elle serait restituée à son propriétaire.

Un ordinateur était allumé, j'y jetai un regard curieux. Au beau milieu du « bureau » se trouvait un dossier que Giovanni avait appelé « Traduttore, traditore ! », ce qui ne pouvait qu'attirer mon attention. « Traducteur, traître », je l'avais tant de fois entendu lâcher cette phrase quand, penché sur un texte ancien, il tentait de le traduire fidèlement ! Kamal, riait des scrupules de son ami « trahir n'est rien si, en mettant un texte à disposition du plus grand nombre, on en garde l'esprit ». Les deux hommes se chamaillaient un peu et finissaient par s'accorder autour d'une bonne bouteille. On aurait dit qu'il l'avait mis sous mon nez exprès, tout seul au milieu de l'écran, pour que je ne puisse pas le manquer, avec ce titre qui ne pouvait que m'interpeller. Comme si le vieil homme, sachant sa fin proche, me le confiait. Je cliquai deux fois sur le dossier et il m'apparut un long texte en italien, précédé d'un simple, « Vedere la cassa ».

Obtempérant, je me dirigeai vers l'important coffre aperçu en entrant. Il n'était pas fermé. Rangées proprement, m'apparaissaient les photographies d'un ensemble de documents manuscrits, tous en araméen. Ils avaient dû se présenter initialement sous forme de rouleaux : des similitudes avec d'autres documents, vus de-ci de-là dans des musées, sautaient aux yeux. Les rouleaux n'étaient pas dans la pièce, mais les photos avaient été prises avec minutie, puis celles-ci avaient été ensuite scannées, autant par sécurité que par commodités. Un paquet de feuillets imprimés, encore plus gros que le premier, avait été consacré à l'étude proprement dite. On pouvait y lire des notes serrées dans la marge et l'ensemble présentait des traces d'usure et des écornures. Cet ensemble-là avait beaucoup servi.

Où étaient les originaux ? Comment Kamal et Giovanni s'étaient-ils procuré ces documents ? Ces questions demeuraient sans réponses, mais ceux-ci avaient paru suffisamment sérieux aux deux hommes pour qu'ils y consacrent leurs dernières forces. Délaissant pour l'immédiat les traductions de l'Italien et celles françaises de Kamal arrêtée à la page neuf, c'est par les notes manuscrites de mon oncle que je commençai ma lecture : Il notait tout sur des cahiers d'écoliers, de sa belle écriture de professeur d'un autre temps. Celles-ci ne prenaient qu'une seule page :

*Sources des feuillets ? Il nous est impossible, pour des raisons évidentes de discrétion, de donner le nom de celui qui a remis ces photocopies à Giovanni, ni le lieu où les originaux se trouvent, mais la personne en question a toujours, d'après Giovanni, fait preuve de sérieux. Les documents originaux auraient été découverts aux environs de la Villa Hadrien à Tivoli dans un coffret en bois de cèdre, par un jeune moine qui serait devenu plus tard Saint Sylvestre, pape de la tolérance, qui les aurait conservés. Légende, peut-être ? Mais Sylvestre I<sup>er</sup> n'assistera pas au concile de Nicée qui condamnera définitivement les Thèses de Paul de Samosate...*

*Paul de Samosate ? Évêque d'Antioche, de 260 à 268, où il est déposé par un concile local pour hérésie. Il prêchait, semble-t-il, un Christ oint, mais non divinisé. Il a aussi été accusé de vol des biens de l'Église et de mœurs dissolues. Il a été ministre des Finances de Zénobie et à la chute de celle-ci, s'étant enfui, a échappé à la mort que subirent les autres ministres et conseillers de la Reine. Il devait être en fuite à l'époque des lettres. Quels étaient leurs rapports ?*

*Pourquoi Zénobie lui écrivait-elle ? La Reine ne peut être que blessée par les médisances que colportent les Romains sur son compte et vouloir dire sa vérité.*

*Pourquoi Paul ? Parce qu'il ne reste que lui ! Qu'il a fait partie du cercle des intimes, qu'il est intelligent et suffisamment entreprenant pour diffuser le message.*

S'il était de la main même de la très fameuse reine Zénobie, le texte était d'importance et ces hommes que j'aimais avaient cru bon de consacrer leurs dernières forces à le déchiffrer. Ma décision d'achever l'œuvre qu'ils avaient entamée fut immédiate. Nous étions au début de l'été, en pleins congés scolaires, rien ne viendrait m'empêcher de m'y atteler sur le champ. Je décidai de m'installer dans la chambre de mon oncle dès le jour même. Trois mois me seraient suffisants pour finir le travail que je pensais déjà très avancé par Giovanni. Mes connaissances en Araméen étant limitées, je demandai à Antoine, un ami prêtre maronite, de bien vouloir m'assister. Il me fallut un an pour en venir à bout. Sans son aide et le soutien de Nour qui s'occupait de toute l'intendance, apparemment indifférente à que je faisais dans mon « antre » du matin au soir, je crois que je n'y serais jamais arrivé.

**Avertissement :** J'ai décidé de l'ordre. Pour les lettres, celui-ci est évident puisqu'elles sont datées (en égyptien). Pour les écrits personnels, j'espère que ma logique s'avèrera la bonne. Je prie le lecteur d'être indulgent : je ne suis pas linguiste, même si j'ai quelques notions d'araméen et d'italien. Si quelques erreurs ont pu se glisser ici ou là, l'esprit reste juste. Je n'ai pas trahi !

# I

Tu as eu ton triomphe, Aurélien, il fut grandiose. J'ai porté des entraves aux chevilles et des chaînes d'or aux poignets. Nue, recouverte des épaules aux mollets des pierres précieuses de mon propre trésor, j'ai marché du jour levant à la nuit tombée. C'était interminable ! J'endurais à mon cou un carcan d'or serti d'émeraudes. Il en partait un lien pesant, mal soutenu par l'un de mes bouffons. Le tout était plus écrasant que la cuirasse de mes lourds cavaliers de combat.

J'ai dû m'arrêter plusieurs fois pour reprendre mon souffle, mais je n'ai pas vacillé. Devant moi, Tetricus et son fils, tous deux traîtres à Rome, légèrement vêtus de leurs atours gaulois ont trébuché plusieurs fois. Moi pas ! Je me devais de résister, pour mon honneur de Reine et pour ta gloire, César ! Droite, j'ai commencé ma marche, droite, je l'ai achevée.

J'ai eu le temps de méditer, ce jour-là. De noires pensées se bousculaient dans mon cœur ! Ne serais-je pas sacrifiée à la fin du spectacle ? J'étais sans crainte pour ma vie, mais inquiète pour mes fils. Que leur adviendrait-il, si faibles encore, si démunis sans moi ?

D'autres pensées, plus futiles, me venaient à l'esprit. Où se porterait l'admiration de cette foule de Romains ? Serait-ce sur les vingt éléphants qui ouvraient le cortège devant les terribles fauves, tigres, panthères, lions, guépards ? Ou sur les élégantes girafes, les antilopes gracieuses et tant d'autres animaux étranges et exotiques ? Des chars qui suivaient, lequel était le plus beau, le plus impressionnant ? Celui d'Odenath, paré d'or et de lapis ? Ou celui, riche en pierreries, offert par le Roi de Perse à Aurélien ? Le mien, dessiné par mes soins, exécuté par les plus habiles artisans syriens, habillé d'argent avec, en son centre, un soleil resplendissant de turquoises et de brillants, rehaussé de rayons d'or ? Ou celui du Roi des Goths, plus lourd, moins raffiné, mais tiré par quatre cerfs splendides, que tu montais fièrement pour ton arrivée au Capitole ?

Quelle place tenaient les vaincus dans cette parade ? De qui parlerait-on le plus, cette nuit dans les tavernes ? Des dix Amazones habillées en hommes, capturées alors qu'elles combattaient côte à côte, en égales avec leurs frères Goths ? De Tetricus et de son fils, proclamé par son père Empereur des Gaules que tu terrassas, Aurélien, sans même combattre ? Des sénateurs félons, traînés eux aussi en triomphe ? Ou de moi, Reine orientale, mystérieuse Syrienne qui, il y a peu encore, faisait trembler Rome ? Croyaient-ils vraiment, ces rustres, que cette femme enchaînée aspirait à devenir leur maître ? Comment imaginer un seul instant que j'ai pu vouloir quitter Palmyre la somptueuse pour cette Rome décadente ?

L'épuisement attise la fureur ! Je ruminais des vengeances impossibles une bonne partie du chemin. Et lorsque, enfin arrivé au Capitole, magnifique dans ton armure de parade au centre de laquelle étincelait un soleil d'or, tu as sacrifié à Jupiter les quatre cerfs qui t'avaient transporté jusque-là, malgré la fatigue qui me coupait les jambes et sans mes multiples entraves, plus proche de toi, je crois bien que j'aurais trouvé la force de t'arracher ton poignard des mains pour te l'enfoncer dans le cœur avant de me tuer à mon tour.

Ai-je défailli ? Du haut des marches du sacrifice, tu as fait signe que l'on m'apporte un siège. Deux esclaves ont empoigné un fauteuil destiné à un quelconque sénateur et me l'ont présenté. Je l'ai refusé ! Sur un nouveau signe de toi, impératif et souverain, quatre bras puissants m'ont soulevée de terre, m'obligeant à m'asseoir.

On m'avait habillée debout, j'ai tenté désespérément de me relever, cela m'était impossible, le poids des bijoux et des chaînes m'en empêchait. La foule saluait par des cris de joie la générosité de son empereur. Toi et moi seuls savions que tu m'avais infligé là une nouvelle défaite.

Je te hais, Aurélien ! Je te hais pour ta mansuétude, pour ma vie épargnée, pour cette cage dorée... Qu'ai-je à faire de ce palais douillet, de cette douce verdure, de ces femmes parfumées ? Que ne m'as-tu donnée à violer par tes légions, à déchiqueter par tes chiens, à piétiner par tes chevaux, plutôt que de m'ôter mes palmiers généreux, mes sables infinis, mes rocs, mes déserts ! Où est Tekram, mon cheval préféré ? Et vous, mes vaillants cavaliers, et vous encore, mes sages, mes bavards, mes philosophes, où êtes-vous ?

Qu'espérais-tu faire de moi, Aurélien ? Une agnelle docile ? Moi qu'un père aimant appelait « Khamsin », le vent du désert, ce vent du Sud, chaud et sec, qui bouscule les dunes, obscurcit le ciel, brûle les yeux, enflamme les corps et rend fous les cœurs ? Comment as-tu pu m'imaginer en matrone ? Moi, Zénobie la grande, Reine de Palmyre, moi, dont la gloire illumine l'Orient ! J'admirais le général audacieux, le stratège inspiré... mais comme tous les hommes, tu n'as que le courage de mourir et le mépris des femmes.

Je te hais également pour mes erreurs, car c'est sur toi qu'elles convergent. Je t'ai cru faible comme tes prédécesseurs et tu m'as vaincue. Puis, je t'ai espéré intelligent autant que magnanime. Tu as pourtant privé mon peuple de sa lumière en le privant de moi. C'est Palmyre qu'il fallait me laisser, nous aurions fait alliance. J'aurais fait allégeance. Une femme comme moi ne commet jamais deux fois la même erreur. Quel meilleur bouclier que moi pouvais-tu trouver là-bas, alors que je m'étirole dans cette campagne romaine ? Trop souvent importunée par tous ces patriciens curieux, désireux de m'approcher, j'ai bien peu de temps pour écrire. J'écris pourtant depuis toujours, depuis l'enfance, j'en ai besoin. C'est ma façon à moi de remettre un peu d'ordre dans mes idées. J'y mets ma rage, aussi bien que mes pensées les plus intimes. Tantôt je garde, tantôt je détruis. J'écris en grec, en araméen et même en égyptien. Mais jamais en latin. Je ne le sais pas assez, ou si peu, ou si mal ! J'évite même de le parler, tant j'exècre mes erreurs, mais ici, j'y suis le plus souvent forcée. Peu de Romains parlent une autre langue. Parfois le grec, rarement le perse, jamais l'araméen. Une nation conquérante n'a pas d'efforts à faire : elle parle sa langue, aux autres de s'adapter.

Je ruse, je triche, j'attends mon heure. J'écris debout pour avoir la force de recevoir couchée, des heures durant, la cohorte des courtisans pompeux et de leurs épouses bavardes, tous avides de voir à quoi peut bien ressembler un fauve aux griffes rognées. Je dois bien les décevoir : je suis si affable que ta gloire, Auguste, en prend un méchant coup ! Est-ce vraiment elle, cette farouche guerrière que l'empereur a eu tant de mal à vaincre ? J'écoute, je m'instruis de toute la bêtise de tes élites. Nul ne me surprend un livre à la main, nulle pensée élevée ne s'échappe de mes lèvres. Je babille avec les femmes, écoute béate les hommes, sans jamais les contredire.

La banalité de mes propos les rassure, les Romaines oublient que mon peuple me surnommait « la vertueuse ». Elles parlent entre elles, devant moi, de leurs amants, esclaves barbares qu'elles s'échangent ou se gardent jalousement, selon le cas, et qui savent les prendre avec la force perdue de leurs époux. Elles vantent leurs mains habiles, leurs longues caresses, leurs bouches gourmandes, leurs sexes monstrueux, durs, infatigables. Elles en rajoutent pour susciter l'envie et la curiosité de leurs compagnes. Pas d'avarice dans les détails : c'est à celle qui en dit le plus, positions, circonstances, intensité des orgasmes... Ces femelles complices gloussent de leurs petits bonheurs. Ainsi, elles m'éprouvent. Suis-je des leurs ? Je les écoute en souriant, amicale, mais suffisamment distante pour éviter qu'elles ne devinent mon ennui. Les matrones ne sont pas vraiment dupes, mais rien ne peut les empêcher de s'épancher ; faiblesse de femmes oisives se vengeant de l'indifférence de leurs maris. Tromper n'est rien, encore faut-il le faire savoir !

Les hommes, eux, font les importants. Sénateurs, rhéteurs... certains complotent, car tous ont peur depuis que quelques-uns de leurs pairs – et pas des moindres – se sont vus traînés et enchaînés à ton triomphe. J'écoute, discrète, posant ici et là une question naïve. Je tends même une oreille attentive au beau Flavius, envoyé par tes soins pour me séduire. Tu as bien choisi : il est charmant et drôle, et pourrait combler tout autre que moi. Mais, pour toucher

mon cœur, il me faut bien plus grand, largement plus fort, infiniment plus brillant... il me faut l'impossible : il me faut un égal.

## II

*Tivoli - le 20 mekhir de l'an 5 <sup>1</sup>  
À Paul de Samosate.*

Dans le froid et les brumes de l'hiver romain, j'ai reçu un présent inespéré : une lettre de toi, mon ami. Tu dis vouloir raconter ma vie, afin que la vérité soit connue, et pour contrer les médisances répandues par les Romains. Est-ce encore utile ou est-ce trop tard ? En fait, quelle importance ? Il me faut écrire, c'est pour moi un besoin vital. Tu recevras donc, mon cher Paul, ce que tu souhaites, par morceaux, le plus régulièrement possible, par les moyens les plus sûrs dont je dispose. Il ne te faudra jamais oublier que, même entourée de dorures et d'encens, je suis prisonnière. De la discrétion de nos échanges dépend ma survie. Si, un seul instant, mon gardien me pense devenue un danger, je ne donne pas cher de ma vie, ni de celles des miens.

C'est ma vérité, et je vais m'efforcer de te la transmettre. Diffuse mon histoire autant que bon te semble, mais respecte mon récit tel qu'il te sera parvenu. Je t'en conjure, j'y tiens. À toi de me signaler si je m'égare en chemin.

Ce soir, je vais écrire ! Je le ferai debout, dans ma chambre où n'accède que Diouf, mon vieil eunuque nubien qu'Aurélien m'a autorisé à emmener avec ma suite. Diouf, que tu connais, est ma seule protection. Mon bon géant impressionne encore car, s'il a pris du poids avec l'âge, il n'est pas gras comme le sont d'habitude ses pareils. Pour tout autre que moi, il semble féroce. Les visiteurs, en le voyant pour la première fois, sont remplis de crainte. Il en impose avec ses pantalons bouffants, ses sandales dorées et son cimenterre. Dès qu'il fait assez chaud, il se présente torse nu, sinon, il porte juste un gilet qui laisse apparaître ses muscles imposants. Je sais, moi, que mon ami ne serait qu'une piètre défense en cas d'agression : il ne s'est jamais battu que pour me servir d'adversaire, il y a bien longtemps, au temps des jeux et de l'insouciance. Quand je me sens seule et triste, il dort au pied de ma couche. Il fait cela depuis que je suis une toute petite fille.

Ce soir, je commence donc le récit de ma vie. Je me méfie des traducteurs, ce sont tous des traîtres, plus intéressés par la tournure de leurs phrases que par le respect de l'auteur. Je t'écirai donc en grec, pour le plaisir et pour l'Occident, et me traduirai moi-même en araméen, pour l'Orient. N'est-ce pas dans cette langue si populaire que j'ai rédigé l'histoire d'Alexandrie ?

\*\*\*

Tu m'as demandé de commencer par le commencement. Je vais tenter de me tourner vers le passé, moi qui me suis toujours efforcée de modeler l'avenir. Que c'est loin ! Que c'est proche ! Qu'il est difficile de se raconter ! ...

J'ai peu de souvenirs de ma petite enfance, juste quelques sensations. Des bribes, de-ci, de-là. Parfois, le souvenir fort d'un court moment. Toutes ces années de vie passées à grandir me laissent le sentiment de connaître l'essence de moi, sans trop savoir pourquoi. Je sais simplement que j'étais, et que je suis, cette petite fille-là, pas une autre, forgée par un

---

<sup>1</sup> <sup>1</sup> Zénobie utilise le calendrier égyptien en signe d'insoumission à Rome. 5 janvier de l'an 5, probablement an 5 de l'avènement de Wahballât, soit 275 apr.J. -C..

quotidien dont je ne me souviens pas, ou alors très peu, par fragments. Que de réveils, de jeux, de repas, de couchers, de rêves effacés et qui pourtant sont moi !

Mon père a toujours été le marchand opulent que tu as connu plus tard. Son père l'était, ainsi que le père de son père. C'était un homme imposant, au rire franc et sonore, généreux, intelligent et simple. Il court sur lui des histoires de bonté qui ne sont pas des légendes. Ses distributions de pains et de blé lors de disettes sont des vérités connues de tous, chez nous. Dès le berceau, il nous avait appris que la générosité est la règle, que l'avarice est à bannir et que toute mesquinerie est à exclure.

Ma mère disait descendre d'une grande famille gréco-égyptienne dont elle parlait souvent. D'un air mystérieux, elle évoquait l'Égypte, un faste passé, des ancêtres célèbres... Mon père l'avait trouvée belle et l'avait aimée. Pour la séduire, il avait fait preuve de trouvailles étonnantes : des lâchers de colombes au coucher du soleil, des musiciens aux mélodies étranges à la nuit tombée, et des pluies de pétales de roses qui l'inondaient dès qu'elle franchissait le seuil de sa maison. Les voisines, jalouses, riaient. Ma mère discrète, comme doit l'être une fille bien née, rougissait de la honte que procure une attention exagérée, mais continuait d'avancer fièrement, bien droite, comme si de rien n'était, s'ébrouant de temps en temps pour faire tomber les légères déclarations écarlates qui parsemaient ses vêtements, non sans manquer d'en glisser discrètement une dans une poche dérobée.

El Zabba, c'est ainsi qu'elle s'appelait, s'était laissée convaincre, moins par le luxe déployé que par l'ardeur de mon père à se faire aimer. Et chaque jour depuis, elle s'en félicitait. Ils s'aimaient.

Je ne me souviens pas bien de la Palmyre de ce temps-là. Les enfants riches vivent dans la pénombre. Bien à l'abri dans les appartements des petits, rafraîchis par les fontaines du patio, ma sœur aînée et moi subissions peu la chaleur quotidienne. Seules les fièvres du désert, les jours de khamsin, s'imposaient à tous, quoiqu'on fasse. Nul ne pouvait se targuer de victoires contre ce vent puissant qui charriait son sable brûlant à travers les rues vers notre demeure, jusqu'à nos coffres à jouets. Tout ce qui comptait de domestiques dans la maison se battait courageusement contre l'indomptable ennemi. Des boudins de tissus calfeutraient les portes et des plaques de bois masquaient les ouvertures. Mais le sable s'infiltrait tout de même, à mon grand amusement et au grand dépit de ma sœur qui voyait d'un mauvais œil sa belle chevelure blonde et bouclée se garnir de poussière rouille. L'énervement de tous était perceptible, ces jours-là. Moi, dont les cheveux courts ne risquaient rien, je riais beaucoup de voir tout ce monde s'agiter. Excitée comme un chiot, j'échappais à Diouf qui tentait de me couvrir le visage d'un voile protecteur. « Petite maîtresse, demain tu auras les yeux rouges des lapins blancs que tu aimes tant caresser », disait-il, essoufflé à force de me courir après. Je n'acceptais la mince protection qu'après m'être débattue un bon moment, mais finissais par céder tout de même, car j'aimais trop Diouf pour le laisser se faire sermonner par ma mère. Celle-ci ne l'appréciait guère. Elle ne l'avait pas choisi, c'était une décision de son mari, étonnante, mais, comme tout ce qui venait de son époux, indiscutable.

Mon père me l'avait assigné en remplacement de ma première nourrice, surprise en train de me corriger un peu brutalement, parce que, dans une tentative de trottinement, j'étais tombée. Probable réaction de peur à l'approche d'un danger qu'elle pressentait, en voyant cet enfant tenter de courir avant de savoir marcher.

Ce géant faisait auparavant office d'écuyer et de gardien du trésor familial, ce qui ne le prédisposait en rien à son nouveau rôle, qu'il avait pourtant pris immédiatement très au sérieux. Était-ce sa condition d'eunuque ? Il déployait pour moi toute la douceur d'une femme. À cette tendresse, s'ajoutaient les qualités d'un protecteur sans faille, ainsi que celles d'un compagnon de jeux éternellement patient et disponible.

Si ma mère n'avait rien osé dire, elle tolérerait mal ce gros balourd qui encombrait notre chambre d'enfants. Ma sœur prenait peur à chaque fois qu'elle entendait son pas. Diouf l'effrayait tant qu'il fallut rapidement trouver une solution. Maman n'aurait pas songé un seul

instant à s'opposer au choix de son époux : s'il avait choisi de me confier à ce géant, cela ne pouvait qu'être bon pour moi. Elle se contenta de trouver discrètement une solution acceptable par tous. Elle sépara les sœurs. Nos appartements se scindèrent donc, nos vies aussi. Celle de Nafsa était remplie de ses peignes, miroirs et colifichets, la mienne par l'apprentissage de la lecture, du calcul et de l'équitation.

Ma mère approuvait-elle la façon qu'avait mon père de me traiter comme un garçon ? Ou bien, considérant qu'elle était coupable de n'avoir pas su lui donner l'enfant mâle désiré, tolérait-elle la situation comme une sanction infime à sa grande faute ? Il n'avait manifesté aucune contrariété à ma naissance : pas un reproche, pas un regret. Ils avaient pourtant déjà une fille ! Pour d'autres, ma venue au monde eût été perçue comme une malédiction divine. Pas pour lui ! Il m'avait tenue bien haut, avait embrassé ma mère, l'avait remerciée de lui avoir donné un si bel enfant, avait royalement rétribué la sage-femme, avait fait distribuer aux indigents un sac de pièces d'argent, trois jarres d'huile d'olive et autant de farine du meilleur épeautre, puis simplement, sans ostentation, m'avait élevée comme un fils.

Dès que j'ai su marcher, Diouf et moi l'accompagnions partout où il était raisonnable pour un enfant d'aller. Il paraissait aussi fier de moi que si j'avais été son fils. Était-ce mon tempérament bagarreur ? – J'étais toujours prête à aller au contact avec les enfants des serviteurs vivant sous notre toit – ou était-ce mon attitude de chien fou, les jours de Khamsin ? Il m'attribua ce surnom si tôt, que je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais appelée autrement. Il me présentait à tous sous le nom de ce vent terrible, avec fierté, sans jamais préciser mon sexe. Les amis savaient, les autres l'enviaient d'avoir auprès de lui un si solide garçon. Il ne les contredisait jamais, conscient que ma merveilleuse personne ne pouvait que concentrer sur nous le mauvais œil de ces malheureux, privés d'une si formidable descendance. Prudent et superstitieux, il ne manquait donc jamais de rendre longuement grâce au ciel pour conjurer le mauvais sort. Sa connaissance des dieux syriens, perses et romains était impressionnante. Il implorait leurs protections, tout en psalmodiant les noms d'une interminable kyrielle de divinités. Certaines, tellement inconnues, que je le soupçonne de les avoir inventées au gré de ses besoins et des circonstances. Il invoquait « Razé », censée retrouver les objets égarés ou « Marza » qui devait réparer les tissus troués, et même une certaine « Lomra » qui savait effacer les taches d'encre et soigner les écorchures aux genoux. Malgré mes rires, il ne se départait jamais de son sérieux pendant ses incantations.

Ma mère demeurait perplexe quant à l'attitude à adopter à mon égard. Elle maîtrisait l'éducation d'une fille, imaginait celle qui convenait à un garçon, mais ne savait que faire avec moi. Le temps passant, elle s'habitua à me regarder grandir, ainsi qu'il plaisait à mon père, sans intervenir et sans jamais lui en faire reproche, le laissant m'aimer comme le fils qu'elle n'avait pas su lui donner. Elle prit le parti de choyer ma sœur Nafsa et de me considérer comme étrangère à sa juridiction. Je n'en ai jamais souffert. Elle, peut-être, mais elle s'en faisait une raison : c'était ainsi. Elle subissait à travers mon éducation une punition qu'elle considérait avoir largement méritée pour n'avoir été capable d'engendrer que des filles. Ce n'est pas qu'elle ne m'aimait pas, c'était autre chose : je ne lui appartenais pas. Elle exerçait sa tendresse à distance, respectueusement, cédant, pour ce qui me concernait, toutes les initiatives à son époux.

L'accouchement avait été périlleux, la jeune femme déjà fragile avait failli y perdre la vie. Elle ne s'en remit jamais tout à fait. Les sages-femmes appelées à son chevet avaient déconseillé une autre grossesse, surtout rapprochée. L'une d'entre elles, la plus réputée de Phénicie – venue spécialement de Tyr à la demande de mon père – avait même affirmé que ma mère ne pourrait plus engendrer. Cette prédiction l'avait terriblement affectée. Elle avait toujours été d'une beauté délicate ; une sorte de langueur s'empara d'elle, même si elle s'ingéniait à n'en laisser rien paraître. Elle se languissait non pour elle, mais pour mon père. La loi romaine n'autorisait qu'une seule épouse. Si les règles à Palmyre avaient été celles des anciennes traditions, elle aurait incité son mari à en prendre une seconde. Elle en aurait souffert, car c'était une femme entière qui aurait mal apprécié le partage, mais elle l'aimait

vraiment et se sentait coupable de ne pouvoir lui rendre avec plus d'ardeur l'affection qu'il lui portait.

Les grosses chaleurs et les froids intenses du désert la fatiguaient énormément. Elle ne se plaignait jamais, mais mon père – la mort dans l'âme – dut prendre la décision de nous éloigner de Palmyre afin de préserver ce qu'il lui restait de santé. Il ne pouvait nous suivre. Il n'était pas question pour l'opulent marchand de quitter Palmyre. Sa fortune lui venait de la ville. Abandonner ses affaires, c'était assurer sa ruine. Il viendrait, autant que possible, nous rendre visite.

C'est ainsi que la maisonnée s'ébranla un jour de printemps en direction des doux climats du Mont Liban. Je n'avais pas quatre ans, mais je me souviens comme si c'était hier des préparatifs, des paquets, de la poussière, des chameaux et de leur odeur âcre. Je revois maman, pleurant à l'idée de quitter mon père, et ma sœur pleurant par habitude, pour le seul plaisir de pleurer. Il nous accompagna longtemps. Les tours de Palmyre avaient disparu à l'horizon quand il arrêta sa monture et nous fit signe de le dépasser, avec des gestes d'au revoir qu'il voulait joyeux. Qu'il était beau, mon père ! Jovial et triste, sur son cheval blanc ! Je ne pouvais détacher mon regard du cavalier adoré qui disparaissait lentement au loin.

\*\*\*

Diouf m'avait juchée, seule, sur un dromadaire pour la première fois. Je me tenais, effrayée et fière, sur l'énorme bête, occupée à garder l'équilibre, mieux, à me tenir bien droite, élégante et digne, malgré les balancements de l'animal. Je ne compris l'absence que lorsque la silhouette aimée disparut à l'horizon. Il ne vit pas mes larmes que, peut-être, il espérait. Je pleurai pourtant beaucoup et longtemps, mais plus tard, une fois ma monture maîtrisée. La nuit tombée, alors que tous songeaient à se restaurer, inconsolable encore, je sanglotais sans bruit. Je suis ainsi. Mon apparente sécheresse a permis à mes ennemis de se répandre en calomnies sur ma prétendue insensibilité. J'ai laissé dire. Leurs médisances étayaient ma légende. Pourtant, aujourd'hui encore, en me souvenant de cette séparation, mon visage s'inonde de tristesse.

La nuit dissipe les peines d'enfants. La route avait été longue. Au troisième matin, notre caravane quitta la poussière syrienne pour déboucher dans une plaine immense. « Que c'est vert, que c'est grand... ! » avait spontanément crié ma sœur.

Notre petite troupe fatiguée fit halte à Héliopolis pour se reposer ainsi que nos montures, et rendre visite à un parent de mon père, prêtre du temple de Bacchus. Après nous avoir invités à partager son repas, le brave homme, fier de sa ville, trouva normal de nous la faire visiter. Ce fut pour moi un calvaire. Rien ici ne ressemblait à Palmyre. Si la cité était de bien moindre importance, les sanctuaires, eux, m'apparurent trop merveilleux et surtout bien trop grands. El Zabba eut beau nous expliquer que la ville était née dans les profondeurs de l'histoire, qu'au temps des Phéniciens, elle s'appelait Baalbek, du nom d'un dieu antique Baal, que les bâtiments qui s'offraient à nos yeux représentaient le summum de l'architecture romaine, elle eut beau s'enthousiasmer pour le savoir-faire unique des artisans libanais... l'ensemble me mettait mal à l'aise. Était-ce la taille des temples, leur ostensible éclat, l'odeur âcre des fumées des offrandes ou la foule qui priait bruyamment ? Quelque chose me transportait du vertige à la nausée. Je dus paraître suffisamment mal en point pour que ma mère s'en aperçoive et demande à abréger la visite en prétextant une fatigue, pour une fois, imaginaire. C'est avec soulagement que je grimpai sur mon dromadaire pour quitter les lieux et poursuivre notre route.

Aux pieds du Mont Liban, le paysage s'emplissait de vert à perte de vue. Mais ce qui m'impressionnait plus que tout, c'était la montagne majestueuse et son sommet tout blanc. Je n'avais encore rien vu de plus haut que les rochers de Palmyre. Mon quotidien allait du rose des aubes à l'ocre des couchés ; là, devant moi, un géant nous surplombait, habillé de vert

avec son chapeau blanc. J'imaginai qu'il me tendait les bras. Je pressais Diouf de questions qui demeuraient sans réponses. Il nous fallut une demi-journée pour atteindre le col. Plus nous montions, plus il faisait froid et plus Diouf m'emmitouflait de vêtements et de couvertures épaisses et chamarrées. Je sollicitais mon chameau, tant pour échapper à sa prévenance que pour arriver la première au sommet. Il y a, comme cela, des petites victoires qu'il est agréable de s'octroyer, même si l'adversaire ne sait même pas qu'il est de la course. Ma sœur avait compris et ne désirait pas perdre la face. Mais partageant son chameau avec ma mère, elle ne put tenter qu'une pauvre accélération. Ma mère n'était ni en état, ni, à dire vrai, du genre à aller vite. J'arrivai donc en tête au premier névé, suivie d'un Diouf essoufflé. Je fis mettre genoux à terre à ma monture et courus sans plus de précautions toucher cette poudre blanche. Que c'était froid ! Cette chose se liquéfiait dans mes mains en les rougissant. Je ne pus m'empêcher de goûter. Ce n'était que de l'eau, mais bien plus fraîche que toutes celles que j'avais bues à Palmyre. Diouf inquiet, un linge à la main, tenta de m'attraper pour me sécher.

— Vous allez attraper la mort, petite maîtresse...

Il était affolé, impuissant à me saisir et n'osant pas trop marcher sur cette chose glissante que je piétinais allègrement. J'étais ivre de cette blancheur immaculée dont j'ignorais le nom et compris immédiatement l'usage pervers que je pouvais tirer de cette matière froide. Il me suffisait d'en prendre dans la main, de la serrer un peu et de la jeter le plus violemment possible à la tête de mon protecteur. Mais Diouf était un géant et moi, une toute petite fille. Je perdais vite cette première bataille, non sans m'être féroce ment défendue. J'avais été séchée et emmaillotée depuis un bon moment quand le reste de la troupe arriva enfin à notre hauteur. Ma sœur me regarda d'un drôle d'air. Il y avait dans ses yeux le dépit que procure la défaite. Nous sûmes toutes deux que jamais nous ne pourrions nous aimer. Ma mère s'en aperçut et en fut peinée.

Il nous fallut, pour nous abriter, passer d'une demi-lieue le col. Nos habiles Bédouins savaient dresser des tentes. Une heure leur suffit pour nous préparer un abri douillet et allumer un feu.

Les femmes avaient troqué leurs vêtements tristes de voyageuses pour des étoffes chatoyantes, alors que les hommes étaient demeurés figés dans leurs *abayés* noirs. La danse des flammes accentuaient les sillons des faces burinées, soulignant l'apparence farouche qui faisait la réputation de ces guerriers, alors qu'elles prodiguaient aux suivantes tourbillonnantes et colorées une sensualité débordante.

Les tapis couvrant le sol, nous pûmes nous installer et dîner. Je n'étais pas la seule, ce soir-là, à avoir faim. Tous s'assirent autour du feu et un caravanier prit un *oud* dont il tira une douce mélodie.

Le repas, préparé par les servantes égyptiennes que ma mère avait engagées pour nous accompagner, s'avéra succulent. Une sorte de bouillon, dans lequel flottait un légume vert agrémenté de poulet et d'oignons coupés en dés, nous remplit la panse tout en nous réchauffant. Je demandai aux cuisinières le nom de ce plat étrange. Il me fut impossible de comprendre leur réponse. Leur langue, comme leur plat, ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Ma mère, voyant mon désarroi, m'éclaira :

— Le plat s'appelle *Molokhié*, du nom du légume vert et filandreux utilisé pour sa préparation. Ces femmes parlent égyptien, la langue de mes ancêtres et donc aussi des tiens.

Je la remerciai pour ses explications, tout en me promettant d'apprendre cette langue chantante que j'avais aimée.

À la fin du repas, une esclave nous apporta une coupe d'où émergeait notre premier sorbet fait de neige, de fleurs d'oranger et de miel. Ma sœur fit une grimace, surprise par le froid, moi j'adorai : c'était délicieux ! Quand, bien plus tard, je fus Reine, je fis en sorte d'en garnir ma table le plus souvent possible.

Le reste du voyage demanda encore deux journées entières. Tout était découverte pour moi, tout était fatigue pour ma mère et pour le reste de la troupe. La descente amorcée, une autre surprise m'attendait avec le jour. Si la vue avait été belle en montant, elle devint d'une beauté magique en descendant vers la côte. La montagne peuplée de cèdres, de pins et de garrigue, finissait sa course dans une mystérieuse étendue d'eau scintillante sous le soleil couchant. Maman, pressée de questions par Nafsa et moi, passa une partie de la soirée à nous expliquer la mer Méditerranée et tous les pays merveilleux qui la bordaient et qui nous appartenaient tous, à nous, citoyens romains. Je ne compris pas bien ses explications. Elle ne sut quoi répondre lorsque je lui demandai « Puisque cette beauté est à nous, pourquoi Palmyre en est-elle si lointaine ? » Et lorsque arrivés à la mer, je voulus y faire boire mon chameau, personne ne sut me dire pourquoi elle était salée. J'y trempai mes pieds, et je réclamai de m'y laver. Ma sœur partageait mon désir. Le voyage avait été long, un débarbouillage n'était pas de trop. Ma mère accepta avec enthousiasme. En un rien de temps, un immense paravent de toile et de piquets fut tendu sur la berge afin de séparer les suivantes, Diouf, ma sœur, ma mère et moi du reste de la troupe. La présence du géant n'avait donné lieu à aucune récrimination parmi ces femmes presque nues, tant il leur était familier. Un formidable barbotage général commença au grand dam de Diouf, incapable de me surveiller efficacement au milieu de toutes ces éclaboussures. Mon entrain à taper dans l'écume, pour l'aider à mousser, n'avait d'égal que mon énergie à en asperger les autres. Je jouais sans malice, tel un jeune chiot. C'est, alors que je lui tournais le dos, que ma sœur, sous prétexte de jeu, me mit la tête sous l'eau. Les yeux me piquèrent horriblement. Elle me faisait payer ma petite victoire de la veille avec duplicité et cruauté. La sensation d'étouffement fut d'autant plus violente que j'avais été attaquée par surprise. Mes poumons vides appelaient l'air, j'ouvris la bouche et cette eau, si attirante l'instant précédent, commença à me submerger. Ma sœur maintenait la pression sur mon crâne, indifférente à ma survie. Diouf vint à mon aide. Une main colossale la repoussa sans ménagement pendant que l'autre me retirait des flots. Je toussai ce qu'il m'était possible de recracher, tandis que Nafsa, vrai bourreau et fausse victime, hurlait une douleur feinte, accusant mon sauveur, tout en pleurant. Ma mère qui n'avait rien vu de la scène, croyant protéger sa fille chérie, morigéna Diouf pour sa brutalité supposée. Je le défendis avec force. Sans l'intervention vigoureuse de ce dernier, je ne serais plus de ce monde. Diouf venait de me sauver la vie pour la première fois.

La montagne, la neige, la mer... ainsi allait notre route, semée de surprenantes découvertes pour la jeune enfant que j'étais. Nous longions lentement la côte, nous arrêtant de-ci, de-là, dans un village ou dans une ville, celui-là capable de nous fournir des fruits, et des légumes, celle-ci, de la viande. La route était sûre : Rome veillait ! On ne voyait pourtant que très peu de soldats romains, ils devaient être à la guerre pour conquérir de nouveaux territoires ou contenir les ennemis de l'Empire. La force d'une nation vient de la crainte qu'elle inspire. Puisque tout désordre serait immanquablement châtié un jour ou l'autre, mieux valait s'en tenir aux règles.

Ma mère, épuisée, donnait souvent l'ordre à la caravane de s'arrêter. Au milieu de l'après-midi du cinquième jour, nous aperçûmes enfin notre destination finale : Byblos.

— La ville la plus vieille du monde, me dit-elle et elle ajouta en riant, c'est aussi là, dit-on, qu'est né l'alphabet. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle pour vous, mes filles !

Je ne vis pas ce qui l'amusait tant et ma sœur non plus. Nous ne le comprîmes qu'une semaine plus tard, avec notre première leçon de latin. Construite sur un promontoire dominant un joli port de pêche animé et bruyant, Byblos était une petite ville charmante, conçue comme un bijou de taille modeste, précieux tant par la minutie de son orfèvre que par la qualité de ses matériaux. Ici rien de disproportionné, rien d'ostentatoire, tout y était à sa mesure. Le théâtre romain, les temples, tous ces antiques édifices accumulés au fil des temps y étalaient leurs splendeurs sur le front de mer.

La demeure que mon père avait acquise pour nous était en lisière de la ville, presque aussi vaste que celle que nous avions quittée à Palmyre. Le soir même de notre arrivée,

j'accompagnai Diouf, chargé du ravitaillement, au port. Les pêcheurs parlaient fort, tout en apprêtant leurs barques et leurs filets pour la pêche du lendemain. Ce soir-là, pour la première fois, je dégustai un poisson. C'était long, effilé et rempli de piquants que Diouf m'enleva délicatement, ne laissant sur mon pain qu'une chair succulente.

— Délicieux ! dis-je en m'essuyant la bouche.

— Je suis heureuse que tu aimes le poisson, Zénobie. Ici, nous en mangerons souvent. Il y en a de plusieurs sortes, celui-ci porte le nom de *Mallifa*.

Comment maman pouvait-elle connaître tant de choses ? Longtemps je devais me poser cette question, désespérant d'atteindre un jour ces sommets d'où elle me saupoudrait les miettes de son immense savoir.

Je voulais tout connaître et j'étais pressée, croyant qu'il me suffirait de quelques heures ou peut-être, de quelques jours, pour la rejoindre sur son Olympe. M'imaginai-je déjà là-haut, converser avec elle en égale ? Il fallut me rendre à l'évidence, il faudrait du temps, mais, à l'écouter, je l'avais.

Il y avait tant à apprendre et les journées étaient si courtes ! Cette soif de connaissance était perçue par mon entourage comme une sorte de maladie que tous tentaient de guérir sans trop savoir comment. Les précepteurs se suivaient une bonne partie du jour à mon chevet, ravis autant qu'étonnés de mériter une telle élève. Mes efforts à remplir mon esprit étaient d'autant plus remarqués, que ma sœur s'efforçait d'en faire le moins possible, se préoccupant bien plus de l'entretien de ses incomparables boucles blondes que de ses livres.

Mis à part les soins corporels essentiels, bains quotidiens et soins des dents après chaque repas, à l'aide d'une sorte de poudre blanche au goût salé, ma mère nous laissait faire l'une et l'autre à notre guise. Ma sœur était suffisamment belle pour trouver, le moment venu, un mari convenable. N'était-ce pas là l'essentiel ? Quant à moi, je compris vite que ma grande liberté venait de ma laideur. Si cela peut paraître étonnant à certains, j'étais à l'époque, aux yeux de tous, une enfant au physique ingrat ou tout au moins quelconque, brune, le cheveu coupé court et constamment en bataille, affublée d'un corps longiligne et musclé de garçonnet. Était-ce dû à mon goût pour les activités viriles ? On le chuchotait aux cuisines. J'entendis un jour ma mère dire à une suivante, qui s'inquiétait de me voir prendre tant de risques, si peu en rapport avec mon sexe :

— Les dieux m'ont donné une fille à l'âme et au corps d'un fils ! Laissons-là jouir de son enfance comme bon lui semble. L'avenir risque d'être moins doux pour la femme qu'elle sera un jour...

Ainsi, je fus laissée libre de m'adonner à mes activités préférées, dans un certain cadre néanmoins, ma mère veillant à ce que la vie à Byblos soit empreinte d'un semblant de discipline.

J'appréciais, plus que tout, les longues courses à cheval, et distançais souvent les garçons de mon âge au lancer de javelot. Nous étions étrangers à la ville, en possession de l'une des plus riches et plus belles demeures, ce qui amena tout naturellement les voisins à nous épier plus que de raison. Mes jeux de garçons ne plaisaient pas à tous, surtout aux femmes et aux autres fillettes. Ces dernières profitaient du déplacement des servantes pour faire parvenir leurs doléances à ma mère. Les critiques eurent beau arriver à ses oreilles, elle n'en fit pas cas,

— C'est l'Orient, disait-elle, tout le monde se mêle de tout le monde. Zena est différente, elles finiront par le comprendre et l'accepter, sinon, tant pis pour elles !

La matinée était consacrée aux études classiques. Les précepteurs se succédaient auprès de ma sœur et de moi-même, pour nous enseigner l'histoire, la géographie, la géométrie, le calcul, les langues nécessaires, grec, araméen et latin. J'avais demandé à apprendre l'égyptien. Faute d'enseignant, ma mère me détacha l'une de ses suivantes, plus lettrée que les autres.

Celle-ci, qui se prénomrait Iseth, se disait d'origine noble. Ses manières étaient si raffinées que sa maîtresse l'avait affectée à son usage personnel. Plus que servante, elle faisait office de dame de compagnie. Je fis des progrès rapides en langue parlée, mais bien plus lents en écriture, la calligraphie sacrée demandant une application incompatible avec la rapidité que j'affectionnais. Néanmoins, c'est à cette femme que je dois de savoir m'exprimer en égyptien, ce qui, un jour, me permit d'être estimée de son peuple.

Ma sœur semblait à première vue être une bonne élève. Mais si elle apprenait vite, c'était pour se débarrasser de ce qui était à ses yeux une corvée inutile. Elle excellait en latin que j'abhorrais ! Cette langue a toujours été étrangère à ma pensée, tant par sa construction que par ses déclinaisons. De plus, le Romain que l'on m'avait destiné m'indisposait par sa pédanterie que n'affichait aucun autre de ses confrères, pourtant bien plus cultivés que lui. Latin mis à part, j'aimais apprendre ! Je négligeais donc le latin, Nafsa le reste. Petit à petit, elle me laissa, seule, suivre les autres cours.

Cette soif de savoir, et l'enthousiasme que j'exprimais à tout bout de champ, ainsi que mes demandes répétées et impatientes, agaçaient les vénaux, mais ravissaient ceux de mes enseignants, qui, au-delà des traitements qu'ils percevaient, se plaisaient vraiment à transmettre. Drôle de métier que celui de pédagogue, si mal rémunéré, où l'on donne tant et où l'on ne reçoit au mieux qu'une admiration passagère !

Mon attachement allait surtout à l'un d'entre eux, un vieil homme grec du nom de Mésomédès, qui m'enseignait l'histoire, la géographie et le grec. Malgré le cumul des matières, ses émoluments devaient être insuffisants à lui assurer une vie même modeste, car ses vêtements élimés laissaient voir la peau par endroits. Sa petite demeure se trouvait à quelques jets de pierre de la nôtre, au fond du vieux port. C'est là que j'allais souvent lui rendre visite, sans manquer de lui apporter quelques douceurs, reliefs de notre table. Il les partageait immédiatement avec les enfants des environs, souvent nombreux, venus comme moi écouter ses histoires. C'était l'enchantement des chemins de traverse. Il racontait, des heures durant, aussi bien des passages de l'Histoire que ces anecdotes anciennes, pleines de folies et de sagesse, dont les enfants se délectent. Tout était informel et inattendu. Il était impossible de savoir, d'une fois à l'autre, ce que le merveilleux conteur nous octroierait. Conscient de son emprise sur nos jeunes âmes, il s'efforçait de varier le sérieux et le drôle, le profond et le léger, pour nous inciter à une réflexion nouvelle, à chacune de nos visites.

— Je sème des graines sur des terres incertaines, il en poussera des fruits différents selon ce que vous êtes, disait-il souvent.

Il nous promenait aussi dans la ville, nous racontant son histoire, montrant le vieux temple de Gebal et le tombeau d'Ahiram, le grand Roi de Byblos. Là, il insistait sur l'alphabet de vingt-deux signes.

— Rien de ce que je vous lis n'aurait pu exister sans les Phéniciens. Ils nous ont offert la seule chose qui nous permette de transmettre : l'écriture.

Arrivé au nouveau théâtre, il expliquait la scène, les coulisses où les acteurs se préparaient et en profitait pour nous parler des pièces que les Grecs avaient inventées. Il aimait Eschyle, Euripide et Aristophane, mais sa préférence allait à Sophocle. Il n'appréciait pas le théâtre romain. Quand l'un des enfants, pour le taquiner, lui demandait de nous en lire, il répondait invariablement.

— C'est inutile, ils n'ont fait que copier ! Le seul acte qui plaide en leur faveur, c'est d'avoir construit ce théâtre. À la prochaine représentation intéressante, je vous y emmènerai.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>